

Pourquoi notre auteur n'est-il pas allé jusqu'à cette époque ? Il nous fait connaître l'Égypte au temps des Pharaons, et oublie de nous y conduire au temps des Ptolémées ; il épelle les hiéroglyphes et n'ouvre point les écrits de Longin, d'Origène, d'Aristarque, d'Apollonius, de tant d'autres. Même, il ne nous dit pas, en passant : là fut cette fameuse bibliothèque, avec laquelle l'imbécile Omar chauffa, pendant six mois, les bains d'Alexandrie.

Voici la Syrie et la Phrygie, avec Sémiramis, Loth et Myrrha, avec Astarté et Moloch, avec Adonaï et Belphégor, avec ses mages de Babel et ses prêtres de Cybèle ; voici l'Orient, en un mot ; ce qui veut dire : voici les prostitutions, les mutilations, les bacchanales, l'orgie, l'inceste ; voici l'énervation, « l'évanouissement de toute force mâle ».

Dans la monotonie funéraire de l'Égypte, on sent que son âme serrée, rétrécie (cent siècles durant), fut étouffée dans l'arbre de douleur. Le contraste est étrange, lorsque l'on sort de la pour tomber dans le monde trouble qu'elle a tout autour d'elle. Une mer, une tempête de sable, comme au désert Libyque, au désert de Suez, semble voler devant les yeux. Chez les noirs du haut Nil, aux campements arabes, au monde divisé de Syrie, même en ces grands empires de la dissolue Babylone, de la barbare Carthage, l'esprit semble égaré, vous vous sentez dans le chaos. Sortons de ce chaos.

Nous voici en Judée. Après avoir jeté un coup d'œil sur ce coin tout petit du monde et d'où doit sortir la plus grande révolution qui fut jamais, l'auteur étudie ses habitants et en arrive à conclure que le Juif primitif est déjà ce qu'il se montrera plus tard : habile et prudent en affaires, humble et souple devant les puissants, plus encore, bas et vil, le meilleur des esclaves. Conclusion qui me coûte beaucoup à énoncer, dit l'auteur. Nous le croyons sans peine, car elle est une injustice. Michelet s'attache ensuite au *Cantique des cantiques*. Disséquait ce merveilleux poème avec la pointe d'une plume toute profane, il nous fait écouter les soupirs de la jeune Syrienne, il nous raconte ses desirs devant la beauté de son amant ; il va plus loin, il délie la ceinture de la vierge de Sulam, il met à nu sa gorge ; plus loin encore, il nous la montre ivre de volupté, haletante, éperdue entre les bras de celui qui vient de lui révéler le mystère de l'amour. D'ici, l'on entend plier la couche sous la pression amoureuse ; on entend la jeune femme murmurer entre ses lèvres pâles : « Je meurs ; » mais, « cavale indomptée de Pharaon », s'écrier : « Encore ! encore ! » Certes, il était permis à Michelet d'étudier, de commenter le *Cantique des cantiques* et d'en donner, lui aussi, une version, la centième peut-être. Il avait même le droit de ne voir dans le merveilleux chant des Juifs qu'amour âpre, violent, charnel et tout physique. Cependant, nous croyons qu'il y a dans la Bible juive d'autres parties qui auraient dû attirer plus particulièrement l'attention de l'auteur ; il nous semble que, dans une œuvre ayant pour titre la *Bible de l'humanité*, les cinq livres de Moïse, par exemple, auraient dû tenir plus de place qu'un pastel, d'un coloris éblouissant, à la vérité, mais rappelant un peu trop ceux de M. Charles Baudelaire. — Passons.

Jésus vient de naître. Il grandit. En grandissant, il médite. Tout à coup, un rayon de la lumière divine descend en lui. Il part. Il va de village en village, de hameau en hameau, enseignant le détachement des choses de ce monde, enseignant le pardon, enseignant la sagesse, cet enfant, enseignant l'amour. « s'enseignant lui-même », comme l'a dit M. Renan... Et, subjuguée par cette parole, la plus belle qui soit née sur des lèvres humaines, la foule s'attache aux pas du maître... La prédication de Jésus est terminée ; mais il faut maintenant qu'il la scelle de son sang, il faut qu'il soit martyr de sa doctrine, il faut qu'il meure pour son enseignement, afin que son enseignement ne meure pas. Et le voilà, triste, mais résigné et serein, le divin jeune homme gravissant le Calvaire ; le voilà hué, battu, méprisé ; le voilà entre deux voleurs, attaché au gibet. Ce gibet va devenir la croix, qui, depuis dix-neuf cents ans, rayonne sur le monde !

Nous aurions aimé que Michelet s'arrêtât un peu devant cette croix. Il aurait dû, passant devant elle, ôter du moins son chapeau. Mais non, et s'il parle de Jésus, c'est d'une façon tout à fait incidente ; c'est sur un ton par trop irrévérencieux et léger : pour rappeler Marie de Magdala, par exemple, et les autres. Eh ! qu'importe que Jésus, doux et bon, beau et sage, ait été aimé, ait été suivi par des femmes, qui jetaient des fleurs sur son chemin, le chemin qui devait aboutir au Calvaire ? Qu'importe que le christianisme soit né, ait grandi, prospéré, se soit établi par les femmes ? Jésus en est-il moins beau pour cela, moins pur, moins divin, et sa doctrine moins belle, moins pure, moins divine ?

Enfin, le christianisme arrive jusqu'à Rome, — par Phébé, secrétaire de saint Paul, plus que secrétaire peut-être ; nous ne nous occuperons pas ici des rapports qu'il put y avoir entre elle et le fougueux tribun catholique ; — il arrive à la cour même de Néron, dont l'auteur, en passant, essaye la réhabilitation ! — il arrive, disons-nous, et se trouve en face des stoïciens. Mais les stoïciens commandent

l'effort, ordonnent le travail, et Phébé répond dédaigneusement : « Le lis ne travaille pas, ne file pas, et il est mieux vêtu que César. » Elle dit encore à ce peuple corrompu, souillé : « Bonne nouvelle ! le péché est mort. » Elle dit, d'après Jésus, ce qui doit plaire à l'empereur : « Rends à César ce qui est à César ; » d'après Pierre : « Obéis même aux mauvais maîtres... » Et le stoïcisme est vaincu, la femme triomphe, le christianisme règne. Avec lui (nous analysons toujours Michelet), avec lui, l'anéantissement, la mort de l'humanité, qui ne ressuscitera que dans dix-sept cents ans...

Avant de quitter l'empire romain, comment se peut-il que Michelet n'ait pas évoqué le souvenir de quelques-uns de ces génies qu'enfanta la ville aux sept collines : Virgile, le poète doux et triste ; Juvénal, le fouetteur des vices, colère, emporté ; Tacite, l'historien sévère, vengeur du peuple, qui marqua d'un fer rouge à l'épaule, et mit au ban de l'avenir ces fous furieux qu'on nommait les Césars ; Lucrèce, enfin, Lucrèce surtout.

« Je me souviens, raconte V. Hugo (*William Shakespeare*, page 154), jeme souviens qu'étais adolescent, un jour, à Romorantin, dans une mesure que nous avions, sous une treille verte, pénétrée d'air et de lumière, j'avais sur une planche un livre, le seul livre qu'il y eût dans la maison, Lucrèce, de *Rerum natura*. Mes professeurs de rhétorique m'en avaient dit beaucoup de mal, ce qui me le recommanda. J'ouvris le livre. Il pouvait être environ midi dans ce moment-là. Je tombai sur ces vers puissants et sereins :

Nec pietas ulla est, velatum sepe videri
Vertitur ad lapidem, atque omnes accedere ad aras,
Nec procumbere humi prostratum, et pandere palmas
Ante Deum delubra, nec aras sanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis necere vota ;
Sed sage pacata posse omnia mente tueri.

Je m'arrêtais pensif, puis je me remis à lire. Quelques instants après, je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien, j'étais submergé dans le poète... Le soir, quand le soleil se coucha et quand les troupeaux rentrèrent à l'étable, j'étais encore à la même place, lisant le livre immense...

Eh bien, Michelet oublie de s'arrêter devant ce grand poète, ce pontife de Pan, et de feuilleter son livre, qui est une Bible. Non, Michelet n'a point oublié ; mais il est las, las du long chemin qu'il a parcouru déjà. Voilà pourquoi il va, d'un bond, franchir près de dix-huit siècles, laissant dans l'ombre Mahomet, Charlemagne, Abailard, Averroès, Dante, Gutenberg, Christophe Colomb, Luther, Rabelais, Cervantes, Corneille, Molière, Descartes, Voltaire, et bien d'autres génies, qui, chacun à leur manière, écrivent pourtant d'importants chapitres de la vraie Bible de l'humanité, avant que les Titans de 89, au milieu des orages, comme Moïse sur le Sinaï, formulent la loi qui doit présider à ses destinées.

« Et maintenant, marchons, dit Michelet, marchons aux sciences de la vie, au Musée, aux écoles, au Collège de France, Marchons aux sciences de l'histoire et de l'humanité, aux langues d'Orient. Interrogeons le génie antique dans son accord avec tant de récents voyages. Là, nous prendrons le sens humain. Soyons, je vous prie, hommes, et agrandissons-nous des nouvelles grandeurs, inouïes, de l'humanité. Trente sciences attardées viennent de faire irruption, avec une optique nouvelle, une puissance de méthodes, qui, sans nul doute, les doublera demain. Trente siècles de plus ajoutés à l'antiquité, je ne sais combien de monuments, de langues, de religions, plusieurs mondes oubliés qui reviennent juger celui-ci. Une énorme lumière, et de rayons croisés, terriblement puissants (plus que la lumière électrique), foudroyant le passé en toutes ses sciences de sottise, a montré à la place l'accord victorieux des deux sœurs, Science et Conscience. Toute ombre a disparu. Identique en ses âges, sur sa base solide de nature et d'histoire, rayonne la Justice éternelle. »

Ainsi se termine le livre de Michelet.

Nous avons suivi le voyageur pas à pas, nous avons feuilleté son œuvre page à page, notant nos impressions une à une et les exprimant franchement, trop franchement peut-être. Ici, nous avons remarqué une lacune ; là, en revanche, nous avons signalé des parties qui, en vérité, ne sont que hors-d'œuvre dans un tel sujet, amplification, fantaisie de poète et d'artiste. Plus loin, il nous a semblé que tel fait n'était point présenté sous son vrai jour, et nous l'avons dit ; plus loin encore, que telle appréciation nous paraissait fautive, et nous avons essayé de le prouver.

Encore un mot, à propos du style de Michelet. Ce style, qui n'est pas du patois, quoi qu'en ait dit M. Monselet, est maniéré, si l'on veut ; il est cherché, étudié ; parfois même il devient fatigant, à force de coupures, de ha-chures. Mais que souvent aussi elle est charmante, cette langue ! comme elle miroite ! comme elle scintille ! comme elle est pleine de reflets, pleine de magie ! On dirait d'un diamant taillé à mille facettes et de la plus belle eau ; c'est comme le fond d'un kaléidoscope. Et vraiment, on regretterait que Michelet eût parlé une autre langue... quand il a écrit l'*Oiseau* et l'*Insecte*.

Mais quand il s'agit du grand, du sérieux sujet qui vient de nous occuper, tous ces pe-

tits artifices de plume, toutes ces coquetteries, ces mignardises sont déplacées. Ce n'était point un pastel qu'il fallait faire, c'était une grande toile qu'il fallait largement, magistralement brosser. Ce n'était pas Latour qui devait être pris pour modèle, mais Prudhon, par exemple. Oui, il fallait s'inspirer de Prudhon dans son pâle crucifié, si sobre de couleur, et pourtant d'un effet grandiose, sublime.

Certes, l'ouvrage de Michelet restera un des premiers entre les ouvrages qu'a vus notre époque, un des plus importants entre ceux qu'a écrits l'auteur, parce que la pensée qui l'a inspiré est grande, parce qu'il porte cette empreinte singulièrement originale dont notre écrivain marque toutes ses productions... Mais il n'est, ce nous semble, qu'un essai, une simple esquisse ; il n'atteint point ou n'atteint qu'à demi le but qu'il s'était proposé... Et il reste à faire, croyons-nous, le livre qui sera le livre par excellence, le livre des livres, la Bible de l'humanité.

Résumons, pour terminer, l'opinion de quelques critiques sur cette œuvre de Michelet.

Voici comment s'exprime M. A. Lefèvre : « ... Il est doux, certes, et salutaire de voir, au milieu d'une atonie et d'une hésitation générales, s'agiter, même d'une vie un peu fébrile, un peu inégale, les puissantes intelligences toujours éveillées. Il est doux de lire des œuvres parfois bizarres, excessives, arbitraires, mais d'autant plus convaincues. Ne pas penser comme tout le monde, par un temps où la société ne pense pas ; parmi les plus hardis des écrivains et des pionniers aventureux, prendre la place la plus lointaine, à l'avant-garde, et, s'il le faut, en tirailler ; être le plus ardent dans la voie juste, même avant que cette voie soit complètement déblayée, voilà l'honneur de Michelet. » (A. Lefèvre, *Illustration*, 2 décembre 1864.)

La *Revue des Deux-Mondes* n'a fait au livre de Michelet que le mince honneur de l'annoncer dans son bulletin bibliographique, à la dernière page, sur la couverture, et voici en quels termes : « Jamais peut-être l'auteur de l'*Insecte* et de la *Sorcière* n'a lâché plus libéralement les rênes à sa vaste et parfois étrange imagination. Ce livre échappe presque à la discussion, et l'on ne saurait aisément définir le genre de critique qu'y emploie M. Michelet ; car, tout en se mettant personnellement en relief dans le domaine du sentiment et de la poésie, il ne s'avance à travers les siècles et les contrées qu'appuyé d'un cortège de noms dont l'autorité est plus ou moins sûre, et derrière lesquels semble se retrancher sa propre opinion. L'impression d'ensemble que laisse cette lecture est, à coup sûr, généreuse et grande ; mais les qualités mêmes, la hardiesse de M. Michelet ne l'emportent-elles pas souvent trop loin ? Les développements qui remplissent ce volume répondent-ils d'une façon bien claire à ce titre si compréhensif : la *Bible de l'humanité* ? Bien des esprits, n'y voyant qu'une sorte de paraphrase pompeuse de lectures, se demanderont si cela suffit pour former le livre des livres, le livre essentiel et lumineux qui peut, au besoin, suppléer à tous les autres. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1864.)

Enfin, M. Taxile Delord s'exprime ainsi : « Ce livre touche à trop de choses, il soulève trop de questions grandes et petites, pour qu'on puisse aisément le résumer, et même l'analyser ; c'est la pensée de l'humanité qu'il interroge et qu'il va chercher dans ses poèmes, dans ses légendes, dans ses cultes, dans ses monuments... On peut ne pas partager les opinions de l'auteur — sur certains points, nous faisons nous-même nos réserves expresses ; — mais il est difficile de résister à la magie, car c'est le mot, de son talent ; nous l'avons surtout subie en lisant, l'autre jour, dans les bois, les pages qu'il consacre au génie de la Grèce ; nous songions au mythe généreux d'Hercule, et, du milieu des chênes jauniss, il nous semblait que des voix mystérieuses allaient répétant : Pan n'est pas mort. » (T. Delord, le *Siècle*, 28 novembre 1864.)

Bible en Espagne (La), roman autobiographique par George Borrow. Cet ouvrage, qui parut en 1842, embrassait cinq années pendant lesquelles l'auteur, selon ce qu'il en dit lui-même, avait mené la vie qui convenait le mieux à sa nature. « Beau rêve dissipé, dit-il, pour ne revenir jamais ! » Ce beau rêve, qui serait pour beaucoup de gens une pénible réalité, c'était la vie du soldat et du missionnaire, les longues courses à cheval dans les brûlantes *sierras*, les nuits sans repos dans quelque infime auberge, en compagnie des rouliers et non loin de la bauge où grognaient les pourceaux ; c'était la rencontre suspecte de contrebandiers armés et farouches, les mauvais chemins, les muletiers ivres, les mules rétives et tout ce que peut rencontrer sur sa route un bohémien littéraire de la force de M. George Borrow, missionnaire de la Société biblique, homme d'aventures, de hasard, de ressources imprévues ; ne doutant de rien, ne redoutant rien ; esprit subtil d'ailleurs, sorte de Gil Blas philologue, Lazarille érudit, don Guzman poète et rêveur, et, avant tout, épris de sa liberté. A Madrid, ce fut un autre métier, celui de solliciteur, avec tous ses ennuis et tous ses dégoûts, les hauteurs dédaigneuses ou les politesses hypocrites de l'homme en place, les promesses du supérieur

éludées par les subalternes, les revirements ministériels brisant à chaque instant le fil des négociations entamées ; bref, c'est le récit des démarches entreprises par M. Borrow dans l'Espagne catholique, pour y répandre la Bible protestante ; récit des plus circonstanciés et des plus intéressants, grâce aux singulières aventures de l'auteur, qui fut même arrêté par les soins de la *défunte inquisition* et, après constatation d'identité, envoyé, malgré sa qualité de citoyen anglais, à la *Carcel de la Corte* avec les assassins et les malfaiteurs les plus dangereux. Cette détention, dont M. Borrow nous donne le pittoresque détail, dura trois semaines, employées par l'auteur aux plus curieuses études. Enfin, il fut rendu à la liberté, le très-catholique gouvernement espagnol reconnu par écrit que l'emprisonnement de l'agent protestant reposait sur une accusation mal fondée et ne devait laisser aucun stigmate sur sa bonne réputation. Le lecteur suit ensuite l'aventureux missionnaire jusqu'à Tanger, où le volume se termine par une conversation dans un cabaret de la ville, dans laquelle l'auteur promet de continuer le récit de ses tribulations et de ses études du voyage. Ce n'est pas un roman qui se pourrait dénouer ainsi ; mais l'auteur ne sait rien faire comme d'autres, et pourtant on ne se lasse point de le lire : son esprit, son humour, son étonnante érudition justifient ce jugement de Thackeray : « George Borrow est un des prosateurs les plus remarquables de l'Angleterre actuelle. »

Bible (la sainte), illustrée par Gustave Doré. Ce serait une bien précieuse édition de la Bible, que celle qui offrirait en regard de chaque page du texte sacré une reproduction de la meilleure peinture ou du meilleur dessin que cette page aurait inspiré. Mais, quelque intéressante que pût être une semblable publication, elle aurait pour défaut inévitable de manquer d'unité, non-seulement sous le rapport du style des différents ouvrages reproduits, mais encore, ce qui serait plus grave, sous le rapport de l'interprétation du sentiment biblique. On conçoit, en effet, combien serait bigarrée et pleine de disparates la collection où l'on verrait réunis, par exemple : la *Vision d'Ezéchiel*, de Raphaël, et les *Scènes de l'Apocalypse*, d'Albert Dürer ; les *Noëes de Cana*, de Paul Veronese, et le *Festin de Bethsaïde*, de l'Anglais John Martin ; l'*Ivresse de Noé*, de Benozzo Gozzoli, et *Loth et ses filles*, de Rubens. Chaque maître a compris et traduit à sa manière la poésie du livre des livres, et, s'il faut tout dire, il en est bien peu, surtout parmi les artistes des siècles antérieurs au nôtre, qui aient su rendre la couleur orientale de cette magnifique épopée. Mais pouvait-on espérer de rencontrer un artiste qui eût assez de facilité et de verve pour entreprendre à lui seul d'illustrer les saintes Ecritures, assez d'imagination et de goût pour en interpréter fidèlement les merveilleuses beautés ? Cette tâche colossale, qui eût suffi pour absorber l'existence d'un autre homme, Gustave Doré l'a accomplie en moins de deux ans. Et jamais l'infatigable dessinateur n'avait déployé un pareil soin, un enthousiasme aussi soutenu, des conceptions aussi hardies et à la fois aussi savantes. Quelle richesse d'imagination et quelle souplesse de style ne lui a-t-il pas fallu pour reproduire aussi heureusement qu'il l'a fait l'immense variété des épisodes bibliques ? Chacune de ses compositions a un caractère admirablement approprié à la scène qu'elle représente, et cependant, malgré la diversité des sujets, toutes sont marquées au coin de ce talent si éminemment personnel.

Nous manquons de place pour décrire l'un après l'autre les merveilleux dessins dans lesquels Gustave Doré a retracé les splendeurs, les désastres, les vertus et les vices du peuple prédestiné. Nous nous contenterons de signaler ceux de ces dessins qui nous ont le plus frappé.

La première planche, *Dieu créant la lumière*, digne frontispice d'un tel livre, reproduit bien la majestueuse simplicité de la poésie génésiaque. Dans ce style grandiose, nous remarquons encore, entre autres planches, *Moïse recevant les tables de la loi* et *Moïse descendant du mont Sinaï* : la figure du législateur a une fierté et une noblesse de lignes vraiment admirables. *Jahel et Sisara* le *Lévite d'Ephraïm*, la *Douleur de David après la mort d'Absalon*, sont aussi des compositions du caractère le plus grave et le plus imposant. Le *Meurtre d'Abel* est d'un effet saisissant, qui ne ressemble à aucun des innombrables ouvrages inspirés par le même sujet. On en jugera par la description suivante qu'en a donnée Théophile Gautier : « Dans un terrain sablonneux, bordé de broussailles et d'arbustes convulsifs, dont la lueur livide des éclairs découpe les ombres bizarres, la première victime humaine de la Mort est étendue sur le dos, vue en raccourci par la tête, ses cheveux caillés de sang éparpillés parmi la poussière. Le meurtrier, le pied dans l'ombre d'une roche où s'appuie sa main, tenant de l'autre la branche noueuse, instrument du crime, se penche avec une curiosité horrible et frémissante vers cette chose inconnue, — le cadavre !... L'étonnement chez lui l'emporte sur le remords. Il ne comprend pas : cet être tout à l'heure plein de vie et de mouvement, couché là, roide immobile, glacé, inerte comme une pierre, le stupéfie. Cette contemplation